FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE ORLEANS, 7 JUIN 1861

UN DESCENDANT DU ROI CANDAULE.

II—Suite.

En recueillant ses souvenirs, Fernand s'était rappelé avoir toujours entendu sa mère exprimer le désir de le voir se marier avant trente ans, de lui donner une fille élevée loin du monde et de ses fausses maximes. Il avait conservé religieusement ces vœux d'une mère trop tôt ravie à son affection, et si il s'était jusqu'ici gardé de toute faiblesse, c'était pour ne pas exposer cette jeune fille à ce qu'il appelait le malheur d'être trompée.

Enfin, il était libre de disposer de lui, il était capable de se tracer une ligne de conduite et de la suivre avec persévérance. Il pensait avec raison que le bonheur n'est pas l'effet du hasard, mais du soin et de la prudence qu'on apporte à l'établir et à le conserver.

Ennuyé des plaisirs du monde, il était venu cette année-là en Normandie avec le projet bien arrêté de réaliser son rêve, si rien obstacle ne s'y opposait. En attendant, il s'abandonnait, sans balancer rien voir de ses intentions, au plaisir d'étudier celle dont il avait projeté de faire sa femme.

La douce gaieté d'Antoinette avait changé l'aspect du château. Le comte rentrait moins tard et permettait à Martigny de faire toilette pour dîner.

Le soir, la jeune fille se mettait au piano en chantant de suaves mélodies de Schubert, qui berçaient doucement le sommeil de son oncle et surtout tenu Fernand éveillé toute la nuit.

A neuf heures on servait le thé, après quoi on se promenait en attendant avec impatience le lendemain.

Fernand se sentait de plus en plus épris, mais il ne savait comment aborder avec l'oncle la question de mariage. Heureusement M. de Mouville lui vint en aide sans le vouloir.

—Qu'avez vous donc, mon ami? lui dit un jour le comte pendant une de leurs chasses. Est-ce que vous êtes malade? Vous perdez votre gaieté, votre appétit, et, qui pis est, votre adresse! Vous effrayez mes lièvres sans en tuer aucun. Et, tenez, voilà que vous ne faites manquer cette belle compagnie de perdreaux qui passe en ayant l'air de nous narguer.

—Monsieur le comte, répondit Marigny très ému, puisque vous voulez bien m'interroger, je vous répondrai franchement. Je... j'aime mademoiselle votre nièce, et je serais heureux...

—De l'épouser?..... Je devine. Hé bien! mais je ne vous pas grand mal à cela, j'ai toujours fait grand cas de ce mariage..... pour les autres, car, pour moi, comme chasseur, j'ai cru devoir rester célibataire. Toute fois ma nièce est encore bien jeune pour se marier et se passer de mes conseils.

—Nous ne vous quitterons pas, si vous le voulez bien, répondit Fernand. J'ai fait préparer à Paris une habitation digne d'elle; vous y serez votre appartement pendant la saison où la chasse est interdite, nous vous accompagnerons ici pendant l'autre saison, et nous vivrons ainsi en famille.

—Pour quoi ne pas rester tout bonnement à Mouville l'année entière? Antoinette ne doire pas habiter une ville qu'elle n'a jamais vue, où tout lui sera étranger. Mon domaine ne renferme il pas tous les agrémens de la vie, y compris les plus beaux sangliers qu'il y ait à quinzaine lieues à la ronde? Vous environnez ici ennuyée, les dangers mêmes qui attachent aux existences monotones.

—Oh! soyez tranquille, répondit Fernand; je n'ai pas l'intention de conduire sans cesse ma femme dans le monde; je l'exposerai pour moi, tout jour les autres mois à Paris, comme ici, nous vivrons dans le recueillement de l'intimité.

—C'est votre affaire, dit M. de Mouville rassuré contre la solitude qu'il redoutait. Marivet vous donne, je vous le répète, à solliciter le consentement de ma nièce.

Fernand n'eut pas de peine à l'obtenir, car la jeune fille avait deviné son amour depuis longtemps, et y avait pour rester insensible.

On s'entendit bien vite pour ce qu'on appelle les affaires d'interet. Mlle de Mouville était orpheline, seule héritière de son oncle, riche de soixante mille livres de rente. M. de Martigny avait aussi perdu son père et sa mère, et sa fortune valait celle de sa future.

Il lui en coûtait voyager à Paris, en rapporta une charmante corbeille, et nous faite, sans pompe, l'union des deux jeunes gens fut celebrée dans le courant de l'hiver.

M. de Mouville ne tarda pas de regretter le consentement qu'il y avait donné si facilement, car, tout entier à son bonheur, Fernand ne pouvait quitter Antoinette un seul instant, et le pauvre oncle était obligé de chasser seul.

Antoinette n'aimait pas la représentation: le monde ne lui offrait aucun attrait.

Aussi, quand Fernand parlait d'aller habiter Paris, elle se joignait à son oncle pour l'en dissuader.

—Nous sommes si heureux! disait elle. La vie est si douce à la campagne!

Mais Martigny n'était pas disposé à rester indéfiniment à Mouville; il se laissait une fête de conduire sa chère Antoinette dans cette habitée, dont digne de sa beauté, dont il avait fait un ravissant nid d'amour.

Chaque matin, en déjeunant, il parlait donc de leur départ.

—Encore un jour, mes enfans, disait l'oncle: la chasse n'est pas encore défendue. Attendons. Que ferais-je à Paris loin de mes chiens? —Je vous en ferai un cercle, mon cher oncle, répondait Fernand, nous jouerons au billard, vous irez au tir, vous abattrez des poupées à défaut de gibier.

Enfin la clôture de la chasse ayant eu lieu, l'oncle consentit à partir, recommandant qu'on lui envoyât souvent des nouvelles de sa meute, mais il entendait avec lui son cher Stop, dont il ne se sentait pas le courage de se séparer.

Le lendemain, les trois voyageurs descendaient devant le perron de l'hôtel que nous avons vu Fernand se faire bâtir avec tout de mystère dans une des parties les plus solitaires des Champs Elysées.

Antoinette poussa des cris d'admiration en parcourant le séjour qui lui était destiné. Elle ne pouvait se lasser d'en examiner les diverses pièces, plus ravissantes les unes que les autres: elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau; elle remerciait son mari avec de douces larmes de reconnaissance et de tendresse.

Hélas! elle était loin de prévoir alors qu'elle aurait peut-être à répandre des larmes plus amères, dans cette merveille de luxe et d'élégance dont la vue la rendait si joyeuse.

III.

M. de Mouville fut installé par Fernand dans un joli pavillon situé au fond du jardin.

Ce qui causa surtout la jouissance du vieux chasseur, ce fut la spéciale de l'écurie, que beaucoup de pauvres diables eussent pu envier pour leur logement.

Il passa alors son temps de la façon la plus régulière. Le matin, avant le déjeuner, il se promenait dans le jardin, caressait son chien Stop, son cheval favori, et s'amusait à tirer aux moineaux avec une sarbacane. Après déjeuner, il se livrait à des exercices guerriers d'une nature plus sérieuse: il allait au tir de Lepage abattre un bon lot de poupées pour s'entretenir la main, tout en continuant avec Stop la conversation commencée le matin. Il en abattait tant que les habitués du stand en prenaient bientôt le bourreau des poupées. Enfin, le soir, il obtenait de la complaisance de Fernand une partie de whist ou de billard, ou bien s'endormait dans un coin du salon, tandis que sa nièce jouait du piano, après quoi, il allait se coucher, non sans avoir confié à fond la question plus ou moins intéressante qu'il avait entamée ce jour-là avec Stop. Cette question, du reste, avait toujours trait aux grandes chasses dont ce magnifique lévrier avait été et souvent le héros, et qu'il regrettait sans aucun doute autant que son maître.

Quant à Fernand, tout entier au bonheur intime qu'il avait enfin réalisé, il ne quittait jamais sa jeune et jolie femme sans une douce nécessité, et en quittant le pavillon avait soin de lui faire le tour du parc, le bois, le boulevard, tous les endroits où il eût pu rencontrer quelques uns de ses anciens amis.

Un jour cependant le hasard le fit se rencontrer avec Adalbert, l'un d'entre eux.

—Oiel! en croirai je mes yeux? s'écria Adalbert, comme eût fait un acteur tragique. Comment! c'est toi, Fernand! D'où sors tu? Du vieux? Que diable es tu devenu, de pour plus de six mois que tu nous a fait comme une ombre!

—Ma foi, mon ami, je me sais marié.

—Ah! bah!..... Donc je t'en faire mon compliment.

—Où certes

—Tu l'adores?

—Hou! hou!..... mariage de convenance.

—Elle est riche?

—Oui

—Jeune?

—La trentaine.

—Jolie?

—Laide..... c'est à dire..... pas trop désagréable, reprit Fernand qui éprouva une sorte de remords à calomnier ainsi la beauté de son Antoinette.

—Spirituelle?

—Coucou, oiseau.

—Instruite?

—Education de couvent.

—Pourquoi ne l'as pas encore présentée dans le monde?

—A parler franchement, timide et gauche, et n'ayant guère que la solitude, elle s'y déplairait et y serait un peu déplacée

—Comment se fait il du moins que tu ne sois pas encore revenu parmi nous? Au portrait que tu viens de faire de l'idole, il ne me paraît guère probable que tu passes tout ton temps à la contempler, à l'admirer.

—Non certes!..... tant s'en faut!..... mais nous sommes revenus tout de la campagne, et nous partons demain pour l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, le.....

—Le Groenland?

—Peut-être bien aussi. Mais, à notre retour, j'espère bien revoir cette ancienne amie. En attendant, charge tout de mes compliments pour eux

—Je s'y manquerai pas. Bon voyage!

Les deux amis se séparèrent, Fernand en chanté d'avoir détourné la curiosité de ses anciens compagnons de plaisir. Adalbert enchanté de son côté d'avoir à leur apporter des renseignements qui ne manqueraient pas de les divertir aux dépens du tapiri.

Fernand respirait à pleins poumons, en s'éloignant, comme un homme qui vient d'échapper à un grand danger. Il lui semblait avoir sauvé son précieux trésor.

C'est qu'en effet, dans son égoïsme amoureux, Fernand s'appliquait à cacher son bonheur, comme si la moindre révélation eût pu le troubler.

L'existence qu'il s'était faite auprès de sa chère Antoinette était bien véritablement ce qu'on a appelé la vie à deux.

En général, la matinée se passait en promenades dans ces deux environs de Paris que dédaigne le beau monde et qui n'en sont pas les moins charmans. Dans l'après-midi, la broderie, le dessin et la peinture occupaient les mains de l'Antoinette, dont Fernand ne se lassait pas d'admirer le travail, en bon ignorant il faisait le beau, ils allaient tous deux visiter les musées, les monumens, tous lieux peu fréquentés par le gros fashionable, qui préfère de beaucoup le turf aux plus modestes galeries artistiques. Le soir, leur étude commençait à la musique ou à la lecture, et ensuite on passait dans le salon de Fernand avec les ouvrages de bibliothèque et de musique que de nouvelles acquisitions avaient enrichi l'imagination de la jeune Antoinette. Elle était toujours certaine que son mari ne se dérangerait pas, et ne dérangerait pas, et ne dérangerait pas, et ne